

## **LE COMTE DE PARIS : UNE VIE DANS L'ERREUR**

Emmanuel LE ROY LADURIE  
**FIGARO LITTÉRAIRE - ESSAIS**  
22/03/2001

C'est un texte parlementaire de 1886, la « loi d'exil » qui a fixé pour longtemps le sort de la famille royale française, plus précisément de la branche orléaniste d'icelle, seule survivante (du moins dans l'Hexagone) de la race capétienne. Dès la Belle Époque, en effet, nos « rois » successifs, à savoir le duc d'Orléans (« Philippe VIII »), puis le duc de Guise (« Jean II ») vont manger le pain amer de l'exil. Le duc d'Orléans portait le surnom de « prince gamelle », car il avait souhaité, honorablement, faire son service militaire en France et partager la gamelle des troupiers, ce qui lui valut, récusé par l'adjudant de service, quelques semaines de prison.

Le duc de Guise, mort en 1940, et nostalgique de Paname (Paris), portait un nom ligueur assez malencontreux, par rapport à ses prétentions bourbonniennes. Rappelons pour en revenir, après ce « Jean III », aux questions de nomenclature, que nous vivons aujourd'hui sous le règne « d'Henri VII », fils aîné du défunt comte de Paris, dit « Henri VI » ; à moins que nous ne soyons partisans des Bourbons d'Espagne, auquel cas notre souverain légitime serait Louis XX, fils aîné du très ibérique « Alphonse II », aujourd'hui disparu et qui fut l'aîné des Capétiens.

Alphonse fit même un tour de piste en France lors du millénaire capétien de 1987. L'ayant rencontré, je lui proposais l'objection fatidique : « Si vous montez sur le trône de France, Mme Thatcher (alors au pouvoir) va nous déclarer la guerre, puisque d'après le traité d'Utrecht (1713) votre famille des Bourbons d'Espagne a renoncé à la couronne française. » La réponse d'Alphonse fut sans appel : « J'ai vu Mme Thatcher. Il n'y aura aucun problème. » Je le quittai, rasséréiné.

Mais restons-en à la « loi d'exil » : Jean III résida dorénavant à Larache au Maroc, et au Manoir d'Anjou, en Belgique. C'est là et dans quelques autres domaines, que vécut en sa verte jeunesse le comte de Paris, « Henri VI », fils de Jean, mort nonagénaire voici peu. Au Manoir d'Anjou, ce jeune homme reçut une éducation de qualité, sous la savante fêrule de Charles Besnoist, homme politique et juriste de forte culture, dont les travaux sur Machiavel mériteraient d'être réédités. Ses leçons ne furent pas toujours profitables : le prince, quand il eut l'occasion, en 1942, de jouer un rôle de premier plan, se révéla surtout Machiavel de sous-préfecture. Quant aux années 30, elles avaient été marquées dans l'esprit de Monseigneur (tel était le titre qu'on lui donnait) par une rupture avec l'Action française qu'Henri tenait en effet pour trop à droite.

Avait-il tellement tort ? Il prit alors une posture de « prince rouge », sincère, et qui le fit s'intéresser aux questions sociales. (En 1986, quand Henri soutiendra SOS-Racisme, il deviendra même, au gré d'un sobriquet de mauvais goût, le « roi des potes ».) La III<sup>e</sup> République, quant à elle, l'aimait bien : elle le chargera, en 1939, d'une mission réconciliatrice auprès des têtes couronnées d'Europe méditerranéenne et orientale, dangereusement tentées par une alliance avec nos adversaires hitlériens. En 1940, la défaite venant, le prince s'engage dans la Légion étrangère, ce qui lui vaut la sympathie des légionnaires et gradés de tous ordres. L'occupation allemande le laisse compréhensiblement désemparé.

De Gaulle, qui l'affectionnait, lui reprochera toujours de ne pas l'avoir suivi à Londres dès juin 1940. Mais à l'extralucidité nul n'est tenu. Et voilà Henri qui donne tête baissée dans tous les pièges. Il se rapproche de Pétain (« Alors, jeune homme, vous voulez ma place », lui dit le Maréchal). Puis il rencontre Pierre Laval qui, en 1942, lui propose de s'occuper... du ravitaillement

(en période de famine). Le comte joue aussi les Américains contre les Anglais. Il est anticommuniste, ce qui en soi n'est pas un crime. Mais le voilà qui esquisse maintenant une relation épisodique avec les Teutons en la personne d'un de leurs diplomates en Afrique du Nord. Il calomnie même l'irréprochable prince Napoléon auquel il prête faussement des intentions collaboratrices.

Automne-hiver 1942 : Monseigneur change, à la Mitterrand, son fusil d'épaule ; il devient l'un des conjurés algérois, pour tout dire plus manipulé que manipulateur, parmi ceux qui préparent l'assassinat « pro gaulliste » de Darlan (fin 1942). Il porte donc une part de culpabilité, fût-elle involontaire, dans l'exécution du jeune résistant Bonnier de la Chapelle, meurtrier de Darlan, et liquidé par les autorités giraudistes à Alger, afin d'éviter des révélations gênantes. Le cadavre criblé de balles de Bonnier viendra-t-il hanter de temps à autre les cauchemars du prince ? Chateaubriand eut écrit là-dessus des pages immortelles, comme il fit pour la Vie de Rancé à propos d'un autre Orléans, l'inénarrable Gaston.

La suite de l'existence d'Henri est surtout une longue course à la poursuite du pouvoir légitime, Pétain jadis ; et maintenant la IV<sup>e</sup> République qui fut clémente au comte et lui permit de revenir en France, s'installant ainsi au manoir faubourien du Cœur-Volant. Prétendant de grande banlieue, Henri se fait, ultérieurement, après 1958, le champion « poids plume » de Charles De Gaulle, lequel le mène en bateau pendant pas mal d'années en lui faisant espérer sa succession. « Il est assis sur le petit nuage de ses illusions », disaient de lui les barons de l'entourage gaullien. Après de Gaulle, viendra le long flirt avec Mitterrand, cet homme d'État s'étant décidé, lors du millénaire capétien de 1987, à donner la préséance au comte, de préférence au brave Alphonse de Cadix-Anjou, prétendant bourbonien lui aussi, mais venu d'outre-Pyrénées (« Ah, il commence à m'embêter, celui-là », disait Mitterrand quand il évoquait les « prétendances » du cher Alphonse).

Les deux historiographes du prince, Goyet et Broche, ont accompli une honorable besogne. François Broche est un bon auteur de biographie, quoique assez hostile à son « héros ». Le travail de Bruno Goyet contient des données intéressantes, notamment à propos des enfances et des finances de la famille royale, celles-ci de plus en plus endommagées avec le temps. Mais le « Goyet » est encombré, fâcheusement, par un certain jargon sociologique, de seconde ou de troisième garniture. Pour mieux connaître en toute clarification les pensées du prince, nullement négligeables en l'occurrence, il faut donc se reporter à l'étude qu'en a donnée Xavier Walter *Conversations avec Henri, comte de Paris...* (1), . On constatera, en tout état de cause, qu'« Henri VI », à l'image des Kennedy, a fait de la politique avec son argent, comportement digne d'éloge, par contraste avec tant de politiciens d'aujourd'hui qu'on accuse volontiers, à tort ou à raison, de se faire de l'argent grâce à leurs activités politiques. Henri, de ce point de vue, était bien le miroir fidèle d'une génération d'honnêtes gens, de nos jours fort révolue...

**(1) Éd. François Xavier de Guibert, Paris, 1999. *Le Comte de Paris, l'ultime prétendant de François Broche Perrin*, 129 F. *Henri d'Orléans, Comte de Paris 1908-1999* de Bruno Goyet Odile Jacob, 160 F.**



« Henri VI », une longue course à la poursuite du pouvoir légitime.  
(Photo Paul Delort/Le Figaro.)

